

C) Faut-il croire en la liberté ?

1) Science et déterminisme

Suite à ce qui précède, on est en droit de se demander si la croyance en la liberté peut être autre chose qu'une illusion. Si j'ajoute à l'influence de mon corps (aujourd'hui, on parlerait avant tout de l'influence des gènes, plus que du cerveau, mais cela ne change rien à l'optique de fond) l'influence de mon milieu social, reste-t-il une place véritable pour ma liberté ? La croyance en la liberté n'est-elle pas déraisonnable ?

Remarquons d'abord que **la science ne peut pas démontrer que la liberté n'existe pas** (aucun calcul, aucun dispositif expérimental ne peuvent démontrer un énoncé de ce genre). Mais elle peut néanmoins **nous inciter** à adopter un point de vue déterministe, pour deux raisons. La première est que tout scientifique *doit*, dans son travail, adopter un "**déterminisme méthodologique**" qui consiste à faire abstraction de la liberté. Un neurologue-psychiatre, pour faire son travail, doit supposer que, à l'origine de la pathologie mentale, il existe une pathologie du corps (du cerveau) : car c'est précisément une telle cause matérielle qu'on lui demande de trouver. Un sociologue, pour pouvoir travailler, doit supposer que le comportement d'un individu est déterminé par des lois sociales qui lui échappent : car ce sont précisément ces lois qu'il doit mettre en lumière. De même, un psychanalyste doit partir du principe selon lequel les comportements d'un individu sont déterminés par des processus inconscients qui, par définition, échappent au contrôle de sa conscience ; car ce que l'on demande au psychanalyste, c'est justement de mettre en lumière ces processus inconscients. Bref, les scientifiques ne peuvent pas dire que la liberté n'existe pas ; mais **ils font "comme si"** elle n'existait pas, pour mettre en lumière ce qui, dans le comportement des individus, s'explique par des causes qui échappent à leur contrôle. On peut donc dire de la science qu'elle est déterministe "par hypothèse".

Mais ce sont alors les *succès* de la science qui nous invitent au déterminisme. Car si, en admettant que le comportement humain est déterminé par des mécanismes cérébraux, des processus sociaux, des dynamiques inconscientes, on arrive à proposer des *explications* rationnelles de son comportement, voire à *prévoir* (statistiquement) ce comportement et à proposer des *techniques* efficaces, *comment ne pas voir dans ce succès des sciences une raison d'admettre que les hypothèses déterministes sur lesquelles elles reposent sont vraies ? Si, en faisant "comme si" la liberté n'existait pas, on aboutit à des résultats concluants, n'est-ce pas une preuve indirecte du fait que la liberté n'existe effectivement pas ?*

2) La croyance en la liberté comme obligation morale

L'adoption d'une posture déterministe ruine les fondements de la morale. La morale est un système de normes et de valeurs qui permet de différencier le Bien du Mal et nous commande de choisir le Bien. On voit alors que la morale présuppose la liberté, puisqu'elle présuppose que **l'individu est capable de choisir ses actes**. Si les individus ne peuvent pas agir autrement qu'ils ne le font, il n'y a aucun sens à dire ce qu'ils

devraient faire. **L'idée de "devoir" moral devient absurde** : comment exiger d'un individu qu'il adopte tel ou tel comportement si son comportement est déterminé par des forces qui échappent à son contrôle ? De la même manière, tout jugement moral porté sur un individu devient absurde si l'individu n'est pas libre : si l'individu est déterminé, il est totalement illégitime de vouloir le punir ou le récompenser. **L'idée de "mérite" devient donc absurde** : je n'ai aucun mérite à avoir bien agi, puisque j'étais déterminé à le faire indépendamment de ma volonté ; je ne suis pas coupable d'avoir mal agi, puisque j'étais été contraint à le faire par des forces que je ne contrôle pas. Si un individu est saint ou criminel du fait de son corps ou de son origine sociale, il n'est en rien *responsable* de sa sainteté ou de sa criminalité, et la louange et le blâme deviennent également absurdes. Bref, **le fait de refuser l'existence de la liberté prive la morale de tout fondement** : il n'y a plus de sens à vouloir dire ce que les individus *devraient* faire, il est absurde de porter sur un jugement moral.

On peut donc admettre **que la croyance en la liberté est la condition de possibilité de toute morale, et qu'à ce titre elle constitue la première des obligations morales**. Je *dois* postuler l'existence de la liberté, sans quoi la morale devient absurde.

→ Une illustration : le cas de la morale religieuse

Le déterminisme entre également en conflit avec les morales fondées sur des croyances religieuses, comme le christianisme ou l'islam, pour plusieurs raisons. La première est que le fait de refuser la liberté rend très problématique un certain nombre de principes religieux qui caractérisent les religions monothéistes. Si l'homme n'est pas libre, alors comment justifier l'idée d'un "**Jugement**" des hommes par Dieu ? Comment comprendre l'existence d'un Enfer ou d'un Paradis ? Comment punir les méchants ou récompenser les justes si les individus ne sont pas responsables de ce qu'ils font ? De même, si l'homme n'est pas libre, **comment rendre compte de l'existence du Mal sur terre** ? Si l'homme est libre, on peut expliquer le mal par le fait que l'homme a choisi le mal. Mais s'il ne l'est pas, alors toute la souffrance et l'injustice que l'on constate sur terre ne peuvent avoir qu'un seul responsable : celui qui a créé l'homme et le monde de cette façon-là... c'est-à-dire Dieu lui-même.

3) La croyance en la liberté comme croyance auto-réalisatrice

Nous sommes donc dans une situation un peu embarrassante : d'une part, la raison et la science tendent à nous dissuader de croire en l'existence de la liberté, mais d'autre part nous avons l'obligation morale (et religieuse) d'y croire tout de même. Pour tenter d'échapper à ce dilemme, nous avons cherché à montrer en quoi la croyance en l'existence de la liberté pouvait être considérée comme une croyance *rationnelle*.

La thèse principale, c'est que **le fait de croire en la liberté est ce qui rend la liberté possible** (attention : cela ne *suffit* pas à établir la liberté). Un individu qui pense que, de toutes façons, il est déterminé par son caractère, son tempérament (qu'il n'a pas choisi), qui dit "je suis comme je suis et ce n'est pas à mon âge que je vais changer", ou qui

considère qu'il est déterminé par des mécanismes (psychanalytiques ou sociologiques) auxquels il ne peut rien, n'a aucune raison de mettre en œuvre le *travail* qui lui permettrait d'accroître sa maîtrise de lui-même. De la même façon, un peuple qui pense que la dictature à laquelle il est soumis est immuable, invincible et qu'il est impossible de la faire tomber... ne se révoltera pas. En d'autres termes, celui qui croit que la liberté est impossible... se donne raison, puisqu'il ne la rend pas possible.

Inversement, un peuple qui *croit* en, la possibilité d'une libération, un peuple qui *croit* à la possibilité de mettre fin à la colonisation, à l'occupation ou à la dictature est un peuple qui a posé *l'une des principales conditions* de sa libération. Seule la foi en la possibilité de sa réussite rend une révolution possible (d'où le rôle que jouent ceux qui parviennent à diffuser cette foi dans l'émergence des révolutions). **C'est parce que je crois que la liberté est possible... qu'elle le devient.** D'où le fait que les révolutions se propagent : la Tunisie n'a pas réellement montré "l'exemple" à l'Égypte et à la Libye : elle a surtout manifesté que la libération était possible.

→ Application : le rôle politique de la crainte et du désespoir

On comprend donc l'enjeu que représentent, dans une dictature, le désir de liberté et la croyance en la possibilité d'une libération : **ce sont ces deux éléments qu'il faut supprimer pour garantir la survie d'une dictature.** En ce qui concerne la seconde, la stratégie la plus efficace est souvent de faire en sorte que les individus perdent tout *espoir* : un peuple qui a perdu tout espoir est un peuple qui ne se révolte pas : il faut y *croire* pour se soulever. Pour y parvenir, il ne suffit pas de réprimer les opposants : il faut tuer toute velléité de révolte dans le cœur des hommes, obtenir leur parfaite *résignation*. C'est à quoi servent, le plus souvent, les dispositifs de répression les plus violents : violences sur les civils, torture, etc. Une répression violente attise la révolte ; une répression traumatisante peut la briser.

En ce qui concerne le désir de liberté, le dispositif politique le plus efficace est sans doute la **peur** : un peuple qui a peur est un peuple qui accepte de renoncer à une partie de sa liberté en échange de sa sécurité. Pour qu'une dictature se maintienne, il ne suffit pas que les hommes aient peur des dirigeants : il faut aussi qu'ils aient peur de ce dont les protègent ces dirigeants (les deux sont tout à fait compatibles). Et même dans les pays qui ne sont pas des dictatures (comme les États-Unis) on peut mesurer comment la peur peut conduire à l'acceptation d'une restriction de la liberté en examinant la manière dont les attentats du 11 septembre ont permis l'adoption du *Patriot Act*.

Si le désir de liberté et la croyance en sa possibilité sont des facteurs de libération, on comprend qu'en revanche la peur et la résignation soient des facteurs clé de soumission.